

Biopic



Borg vs McEnroe
Sverrir Gudnason
affronte Shia LaBeouf
dans le film. JULIE VRABELOVA/TMDB

«Borg/McEnroe» rejoue un match légendaire

Retour sur les liens maudits entre le sport et le cinéma

Pascal Gavillet

C'est le combat de deux titans. La finale du tournoi de Wimbledon 1980. Elle opposait deux géants du tennis mondial, deux stars hors catégorie. Le Suédois Björn Borg, dieu viking taciturne assiégré par des fans en délire devant son hôtel, comme n'importe quelle star de la pop. Et l'Américain John McEnroe, rageux, teigneux, copieusement sifflé par un public qu'il ne se privait pas d'insulter. Deux styles, deux écoles, deux caractères. Deux mondes. Sans suspense - l'issue de la rencontre est connue, y compris par les néophytes -, *Borg/McEnroe* est davantage un film sur la construction d'une légende que sur un sport. Et c'est sans doute ainsi qu'il faut procéder.

Les films sur le tennis, en effet, ne sont pas légion. Mais le hasard du calendrier fait que deux fictions sur le thème débarquent coup sur coup dans nos salles. *Borg/McEnroe*, de Janus Metz Pedersen, et *The Battle of the Sexes*, de Jonathan Dayton et Valerie Faris. Si le sujet du premier est aisé à deviner, le second, sur lequel nous reviendrons le 22 novembre lors de sa sortie, évoque le combat de la tennismoman Billie Jean King en faveur des droits des femmes sur les courts.

L'histoire du cinéma offre peu d'exemples de films autour de ce sport. On citera *Smash* d'Anthony Harvey (1979), *Hors jeu: une histoire de tennis* de Danny Leiner (2007) ou *Hard, Fast and Beautiful* d'Ida Lupino (1951). Mais qui les a vus? Et là, on touche du doigt un problème récurrent. Le sport au cinéma ne fait pas recette. Jamais? Non, la Formule 1 semble échapper à la malédiction, mais elle est bien la seule. Encore que *Rush*, de Ron Howard, récit du combat acharné entre Niki Lauda et James Hunt (Daniel Brühl et Chris

Hemsworth), n'ait pas eu le succès planétaire escompté à sa sortie en 2013.

La force du direct

Pour expliquer cette malédiction qui perdure, il faut sans doute rappeler quelques évidences. L'attrait du sport, qu'il s'agisse d'une retransmission télévisuelle ou non, repose sur le direct. Sur la simultanéité entre la rencontre et le spectacle à l'issue incertaine qu'elle offre. Cette dramaturgie n'est fictionnellement pas reproductible, sinon à la condition de ne plus tabler sur le suspense ou l'effet de surprise.

Pour les mêmes raisons, visionner un match en différé ne

présente le plus souvent aucun intérêt. Pourtant, les premiers matches, de football, de tennis ou autres, furent filmés par et pour le cinéma. Les spectateurs, dans les années dix ou vingt, découvraient ainsi des buts et des victoires sur grand écran sans que les résultats des rencontres ne leur soient forcément parvenus.

Plus tard, la fiction s'empara du genre, si l'on peut dire. Mais un sport aussi populaire que le baseball aux Etats-Unis n'engendra aucun film mémorable. Après, on peut lister des dizaines de pellicules dans le milieu du sport, ou en contenant une séquence célèbre, on aura toutes les peines du monde à trouver de grands titres.

Hormis peut-être en boxe, discipline dont la cinégenie indéniable inspira aussi bien Scorsese (*Raging Bull*) que Clint Eastwood (*Million Dollar Baby*), sans parler de cette saga devenue culte que reste la série des *Rocky*. Quid des autres disciplines?

Du cyclisme au base-ball

En 2015, Stephen Frears partait sur les traces de Lance Armstrong, champion déchu du sport cycliste dans *The Program*. Sans faire de grandes vagues. Clint Eastwood, en 2009, parlait de l'apartheid et du rugby dans son formidable *Invictus* qui rendait aussi hommage à Mandela. Sur le basket, Spike Lee restait à la surface de son sujet dans le déjà oublié *He Got Game*, en 1998. Le grand John Huston, lui, tentait de tisser des liens entre football et Seconde Guerre mondiale dans un *A nous la victoire!* (1981) comptant même Pelé au générique. Las, c'est un de ses moins bons films.

On lui préférera la véhémence d'un Jean-Pierre Mocky qui s'attaque à la bêtise du supporter lambda dans un *A mort l'arbitre!* qui fit grincer quelques dents en 1983. L'athlétisme et les Jeux olympiques ont leurs *Chariots de feu* (Hugh Hudson, 1981) et le golf *Tin Cup* (Ron Shelton, 1996), ce qui est peu reluisant. L'hippisme se décline avec *Jappeloup* (Christian Duguay, 2013), et l'alpinisme sert à peine de toile de fond à *Everest* (Baltasar Lormakur, 2015).

Le base-ball et la boxe restent les disciplines les plus prisées au cinéma. Mais vu l'impact réduit du premier en dehors des Etats-Unis, la plupart des films n'ont jamais franchi les frontières, au propre comme au figuré. *Borg/McEnroe* devra capitaliser sur la popularité du tennis, l'un des sports favoris du public, particulièrement en Suisse où il possède ses idoles. Bonne chance!

Critiques

Pascal Gavillet

Biopic (Suède/Danemark, 108', 6 décembre) Cote: ★★★

Une légende en devenir

Toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé est optionnelle. Le *Borg/McEnroe* de Janus Metz Pedersen cherche de toute évidence la crédibilité. Sverrir Gudnason, interprète peu connu du premier, est troublant de mimétisme. Et pour camper McEnroe, la production a choisi le comédien le plus teigneux possible, Shia LaBeouf. Très bon choix. L'acteur n'a guère besoin de se forcer pour paraître odieux et l'adéquation entre le rôle et son interprète est pres-

que naturelle. Cet atout certain donne du sel à un film où tout se joue lorsque les deux acteurs/joueurs se croisent. C'est de leur opposition que naît la fiction, que ses enjeux se dessinent, et de leur éventuelle complexité qu'elle se referme.

De tennis il est aussi question. La finale de Wimbledon 1980 occupe même un bon tiers du film. Mise en scène sobrement (comment faire autrement?), elle joue sur le réalisme plus que sur l'émotion, tentant au passage de saisir la mythologie d'une légende en train de se former. Le spectacle est convenable, sans génie.

Les amateurs de tennis y trouveront-ils leur compte? On en doute. Les autres devraient en revanche y prendre grand plaisir.

3 trucs à savoir sur...

«Tout nous sépare»

Thierry Klifa entrechoque deux mondes dans un polar social. Ou le duel d'une bourgeoise et d'un voyou

1 Du polar stylé façon années cinquante

Le réalisateur Thierry Klifa, ex-critique de cinéma, connaît ses classiques. L'auteur ne se cache pas d'avoir voulu renouer avec les séries noires américaines des années cinquante. Et d'y avoir plaqué quelques-uns de ses fantasmes de celluloid, les Bette Davis, Barbara Stanwyck et Lauren Bacall d'antan. De quoi produire un rôle de guerrière campée avec panache par une **Catherine Deneuve** en trench et talons hauts. En *Mère Courage*, la bourgeoise défend son territoire quand sa fille (**Diane Kruger**), handicapée dépendante de drogues diverses, s'empêtre dans une sale affaire de meurtre. Témoin de l'entourloupe, un loubard décide de les faire chanter.

2 Catherine Deneuve s'encanaille

Une curiosité juvénile chevillée au corps, la grande dame blonde du cinéma français peut tourner n'importe quoi et ne s'en prive

pas. D'autant que, pour convaincre sa muse Catherine Deneuve, Thierry Klifa a eu une formule irrésistible: «Mon second choix, c'est Clint Eastwood.» A l'évidence, la septuagénaire alerte n'a pas eu besoin d'être poussée pour s'égratigner dans les orties banlieusardes, la diva y émerge en belle plante exotique et rare.

3 Nefkeu le rappeur suit la mode

Depuis 2011 et le césarisé Joey Starr, les rappeurs tentent volontiers le cinéma. Nefkeu doit encore s'entraîner. Le modeste champion des ventes se trouve d'ailleurs à l'écran «insupportable tellement il est mauvais» (*sic!*). **C.LE**

Drame (Fr., 98', 16/16)
Cote: ★



«Le fidèle» séduit par son respect du film noir

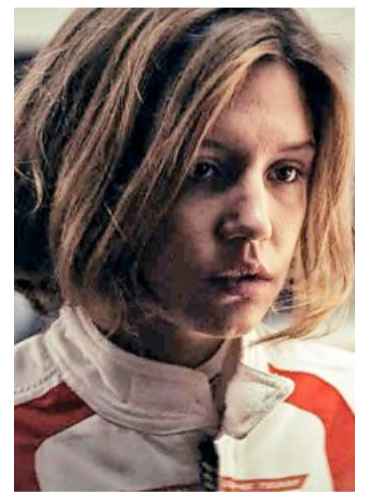
Dans ce sombre polar, le Belge surdoué Michaël R. Roskam confirme son art de la tragédie romanesque

Bibi et Gigi, prédestinés par ces surnoms, devaient se rencontrer. Elle, fille d'un riche entrepreneur, s'enivre de sensations fortes sur les circuits automobiles. Lui, garçon paumé depuis l'enfance, a trouvé une famille chez les gangsters. Ils tombent follement amoureux, leur passé leur explose à la figure. Et selon les codes habituels au film noir, la passion vire au mélodrame, fatale. Le cinéaste belge Michaël R. Roskam vénère l'œuvre éclairée au néon de Michael Mann, comme les bitumes luisant de désespoir fréquentés par les losers de Goodis ou Hammet. Cette esthétique ne serait qu'un écran artificiel si elle n'était habitée par deux acteurs en pleine puissance. Depuis *La vie d'Adèle*, bouleversante Palme d'or qui la révéla en 2013 sous la direction orangeuse d'Abdel Kechiche, Adèle Exarchopoulos a imposé sa bouille de petite jeune fille butée, dans ses rêves. Si la comédienne doit encore prouver qu'elle peut sortir de ce registre, elle y excelle à 23 ans sans encore

lasser. Ainsi, face à Matthias Schoenaerts, réussit-elle dans un sabir belge, wallon et flamand, à nuancer l'émotion d'un scénario parfois caricatural. Son partenaire, loin de jouer les Ryan Gosling du pauvre, époque *Drive*, rappelle aussi combien sa belle gueule d'ange déchu a pu phagocytter l'écran sous la direction de Jacques Audiard. De là à réussir un hold-up, il n'y avait qu'une larme. **C.LE**

Film noir (Fr., 121', 16/16)

Cote: ★★★



Bibi (Adèle Exarchopoulos) course l'homme de sa vie. DR

«Encordés» patrouille dans les sentiments

Le Valaisan Frédéric Favre a suivi durant 18 mois une équipe candidate à la célèbre course des glaciers

Florence, 22 ans, porte le fantôme de son père dans son sac à dos. Antoine, 29 ans, a pu approcher son mal-être grâce à la montagne. Guillaume, 33 ans, a sacrifié sa famille pour la compétition. Ce drôle de trio se soude

autour de la Patrouille des Glaciers. Alpiniste chevronné, le cinéaste connaît cette intimité avec la nature, le challenge de la course, le refuge aussi offert par la nature. Le Valaisan ne se contente pas de filmer un défi sportif, il plonge dans le drame intime qui pousse à se réinventer face aux éléments qui vous dépassent. Accrocheur. **C.LE**

Doc. (CH, 106', 10/10) Cote: ★★